

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 35

Artikel: Maria : mémoires d'une jeune fille : [suite]
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180479>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au-dessous de moi, un bocage renfermant ces phthisiques, ces misérables phthisiques !

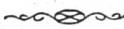
Je descendais sans me presser, sautant de pierre en pierre, car mon sentier de montagnes présentait de nombreuses aspérités ; je n'avançais guère ; Richisau s'éloignait à mesure que je croyais en approcher. Enfin je parvins au bas de la pente ; le Kurort était devant moi, au-delà d'une prairie verdoyante, tout entouré d'arbres de haute futaie. Je m'engageai avec répugnance dans le bocage, et j'aperçus d'abord un drapeau rouge, puis quelques maisonnettes, anciens chalets, pensai-je, rhabillés pour la circonstance. Je gravis lentement l'escalier de bois qui conduisait à la porte ; là, je fus saisi par une odeur acre, nauséabonde..... Les pauvres gens ! Au bout d'un corridor infect, je trouvai une salle à manger infecte aussi, où les phthisiques des deux sexes se bourraient de schabzigre.

Ce traitement de la phthisie me surprit, mais en même temps m'expliqua l'odeur que j'avais sentie. Dès lors elle ne me sembla plus si détestable. Tandis que l'on me préparait un modeste repas, avec schabzigre, cela va sans dire, je visitai les environs. Sous un ormeau gigantesque, quatre phthisiques, deux messieurs et deux demoiselles, jouaient aux cartes, en sablant à petites gorgées un vin qui me parut généreux.

J'étais là, couché sur le gazon, à observer ces pauvres malades, lorsque l'un d'eux s'en alla décrocher une guitare suspendue dans la salle à manger. Une des Jungfrau la prit, l'accorda, la pinça, et chanta, ma foi, très joliment quelques airs amoureux. Heureux phthisiques !

Je ne quittai qu'à regret ce lieu charmant, que je recommande non-seulement pour les affections de poitrine, mais encore pour celles de cœur. Et si jamais je souffrais de l'une ou de l'autre, une cure à Richisau, j'en suis persuadé, me rendrait en peu de jours ma santé primitive.

J. B.



Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

VIII

Le jour tombait. Epuisé, il demanda après moi. Judith le repoussa rudement, et, lorsqu'il eut dit qu'il était le père de l'enfant adopté, elle le jeta dehors avec un torrent d'injures, en lui annonçant avec le dernier mépris que la petite mendiane lui serait bientôt rendue pour aller exercer comme lui et avec lui le métier de gueuse. Malade, épaisse de fatigue, mon père fut anéanti par cet accueil. Il se traîna jusqu'au banc où je venais de le trouver. Ce fut alors à mon tour de lui raconter mon histoire. J'évitai soigneusement tout ce qui pouvait raviver d'anciennes blessures, évoquer des souvenirs amers. Toutefois je ne pus lui cacher ma position.

Cette position était évidemment affreuse. Dénuée de tout moyen d'existence, n'ayant pas même une demeure, je me trouvais, à minuit, sous un auvent de grange, seule avec un père malade, harassé de fatigue, ruiné de santé et ne possédant pas plus de ressources que moi. Mon père le sentit vivement. Il ne pouvait se cacher qu'il était la cause première de tout ce désastre, auquel, humainement parlant, il ne trouvait point de remède. Il est, dans la vie humaine, de ces

moments de trouble et de désespoir où l'on en vient à douter du ciel et de soi-même ; où l'homme, écrasé par son propre néant, ne voit aucune issue devant lui, ni aucun port de refuge vers lequel cingler. Mon père passa le reste de la nuit à se lamenter et à former des projets, de telle sorte que le jour naissant nous retrouva à la même place où nous nous étions rencontrés. Bientôt nous fûmes troublés par les pas de quelqu'un qui s'approchait. C'était l'homme qui, jusqu'ici, avait été pour moi un père adoptif. Muni d'une lanterne, il venait soigner son bétail. Il avait bien présumé qu'il nous trouverait en ce lieu, aussi était-il venu plus tôt que d'habitude. Il me parla tout bas, comme quelqu'un qui craint d'être épié. « Pauvre enfant, » me dit-il, « tu me fends le cœur, il est certain que tu as manqué, la chose est incontestable, et il faut que tu quittes la maison, sans quoi je n'aurais plus un instant de repos. Prends ceci et que Dieu te garde. » En disant ces mots, il me glissa dans la main un florin, puis il nous fit signe, à mon père et à moi, de le suivre à l'étable, où il nous donna, à chacun, une tasse de lait chaud ainsi que la moitié d'un pain qu'il avait caché dans un haillon pour nous l'apporter. Cela fait, il nous souffla à l'oreille : « Sauvez-vous avant qu'elle arrive ! » et il se hâta de nous faire sortir. Ainsi restaurés, nous prîmes le chemin du village où nous voulions revoir les trois tombes chères avant de marcher à l'encontre de l'avenir. Que de choses racontaient ces trois monceaux de terre, que d'erreurs punies, quel martyre une épouse tendre et dévouée avait dû supporter. Mais aussi, la main qui tient le petit oiseau sur la branche, qui mène la fourmi dans les champs, qui, en ce moment, dorait les sommités des hautes Alpes et répandait la vie autour de nous, avait su procurer aide, protection et amour à la malheureuse, lorsqu'elle menait son enfant vers la terre inconnue.

Un bon marcheur franchit, en une journée, la distance qui nous séparait de la ville où mon père comptait se rendre. Mais le corps de mon père tremblait, une toux opiniâtre l'épuisait, il fallait implorer de la pitié publique tantôt un morceau de pain pour le jour, tantôt un gîte pour la nuit, et, comme les habitants voisins des grandes artères de circulation sont enfiévrés par le mouvement incessant du progrès moderne, il nous fallait nous détourner et gagner des endroits isolés pour trouver encore quelque compassion.

A la nuit tombante, nous arrivâmes à la ville ; mon père se traînait péniblement à mon côté. Nous parcourions des rues étroites et sombres, ne connaissant personne et n'étant connus de qui que ce fût. Les figures étrangères des passants se croisaient devant nous comme des spectres. Je demandai à mon père où il comptait passer la nuit : « A l'abbaye des menuisiers, » me répondit-il, mais, » ajouta-t-il, « nous ferons maigre chère, il ne nous reste plus que cinq batz pour tout potage. Enfin, à la garde de Dieu, demain j'aurai de l'ouvrage, et alors tout ira bien. » Involontairement, je regardai cet homme qui parlait si résolument d'ouvrage, tandis qu'il était près de s'affaisser sur lui-même. Je ne pus retenir un soupir. Mon père s'en aperçut, il devina mes craintes : « Je pourrai bien, » poursuivit-il entre ses dents, « soutenir le travail pendant une huitaine, après quoi nous irons chez mon cousin à Davos !

L'abbaye des menuisiers était une grosse maison sombre, située à l'angle d'une rue. La grande salle était illuminée par un grand nombre de chandelles. Radieux comme la pleine lune au milieu des étoiles, le maître de l'établissement vint au devant de nous. Mon père lui ayant demandé si nous pourrions passer la nuit, il nous répondit : « Une nuit seulement. Demain, c'est le marché, et toutes mes chambres sont retenues. Que prendrez-vous pour le souper ? » Mon père s'étant borné à demander du pain et de la soupe, l'aubergiste nous fit une laide figure. Inutile de dire qu'on nous fit attendre longtemps notre souper.

(La suite au prochain numéro).

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.